

Le Galepin

— VERT — n°4

EDEN YÔQTAN

PLAN

DE LA VILLE DE BALDAQ



EDEN YÔQTAN

Eden Yôqtan (1914-1995) est un historien anglais d'origine indienne. Diplômé (à 23 ans) de l'Université de Cambridge – classée en tête au *QS World University Rankings by Subject* en 2015 – il obtient son doctorat avec la mention « Exceptionnel » pour ses travaux sur *« L'influence de la culture indienne dans l'urbanisme oriental avant notre ère »*.

Ce qui frappe dans le parcours intellectuel et professionnel de Yôqtan, c'est sa perméabilité aux sciences connexes, comme la sociologie (il collabora avec Pierre Bourdieu et Claude Lévi-Strauss) et la psychanalyse (on se souvient de sa polémique avec Serge Gainsbourg à propos de son titre « Les sucettes »), ainsi que de son très vif intérêt pour les humoristes de la scène (il fut l'ami de Bourvil et de Georges Marchais). C'est qu'il maîtrisait suffisamment notre langue – comme 7 langues africaines, 8 asiatiques, quasiment toutes les langues européennes (excepté le hongrois, qui n'est pas vraiment européen) et 23 langues « sans locuteurs », comme le kashgâr (langue des Tcherkhâns).

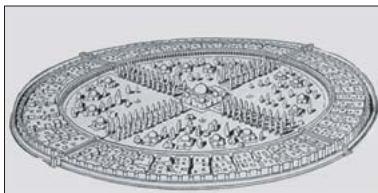
Eden Yôqtan obtint une audience internationale après la fameuse expédition Robinson and Robinson (1951) au cours de laquelle il tomba, dans l'arrière-salle d'un bouge de Constantinople, sur un manuscrit évoquant la noble figure royale de Kurgâr-le-Sage, dont il traduisit les « Pensées » (« Kurgâr-the-wise's thoughts », Cambridge University Press, 1957). Ce petit opuscule connut une grande ferveur outre-Atlantique et la Beat Generation n'hésita pas à s'en réclamer (J.Kerouac : « On the road with Kurgâr », 1959 ou A.Ginsberg : « Kurgâr's Kaddish », 1960).

Le retentissement de cette publication fit que la BBC confia un talk-show à Eden Yôqtan, « A shitty weather » (litt. « Un temps de m... »). Contrairement à l'impertinence de son titre, cette émission mensuelle gagna très vite ses galons de fer de lance d'un journalisme scientifique pointu et hétéroclite. Il reçut tout ce que la planète comptait de noms importants, notamment en matière d'archéologie (Zbiniew Rotqcheskzwzhy), d'anthropologie (Tchou n'Lai), de linguistique (Claude Hagège, Raymond Devos), etc. Le 3 mai 1979, il annonça la fin de son émission pour protester contre l'accession de Margaret Thatcher au poste de Premier ministre : « It's a very shitty weather » fut son seul commentaire.

Il se consacra dès lors à perpétuer la mémoire de Kurgâr-the-wise et du peuple Tcherkhân. C'est dans les dix dernières années de sa vie qu'il s'intéressa à la cité antique de Baldaq (aujourd'hui Bagdad) où il fut symboliquement enterré.

Sur sa tombe on a gravé les dernières lignes de cette pensée kurgârienne qu'il aimait :

« Très bien, messieurs », déclara Kurgâr-le-Sage, « qu'il soit dit que la mémoire des ancêtres finit par s'effacer et que cela soit dorénavant enseigné aux enfants. »



PLAN RAISONNÉ DE LA VILLE DE BALDAQ

(« Baldaq's plan », Geographic Press, Whitn'houston, 1994)

Baldaq était une ancienne ville située dans l'actuelle partie ouest de Bagdad, au 1^{er} millénaire avant notre ère. On la confond avec la Ville ronde de Bagdad ou la Cité de la Paix (en arabe : *Madinat-As-Salam*) qui fut, elle, rebâtie sur les ruines de Baldaq, entre 767 et 771, par le deuxième calife Abbasside Abu Jafar Al Mansur, et dont une seule porte est encore visible.

1. Quelques repères historiques

Au 1^{er} millénaire av. J.C., cette région appartient à l'empire assyrien (l'Assyrie, du nom d'Assur, leur divinité tutélaire). Mais peu à peu se constitue l'empire des Mèdes, sur lesquels les premières sources historiques nous viennent du Grec Hérodote (-480,-425), le « Père de l'Histoire ».

Vers -690, les Achéménides (tribus fédérées autour d'Achéménès, dont le nom signifie « homme sage et amical ») se libèrent de la tutelle des Mèdes. À la mort du roi Cambyse (-559), son fils Cyrus II se lance dans des conquêtes sans précédent et fonde l'empire perse.

C'est une anecdote, probablement recueillie par Ctésias et rapportée par Nicolas de Damas, qui évoque la figure de Birdaya. Si sa mère était bien Mandane, fille du roi mède Astyage, l'anecdote veut que le père de Birdaya ait été un dénommé Atradatès, de l'ethnie méprisée des Mardes, brigand de son état. Quand il l'apprend, Cambyse 1^{er} ordonne à Mithridatès (houvier royal) de le faire disparaître mais celui-ci va le faire passer pour son enfant... Birdaya serait donc le demi-frère de Cyrus II.

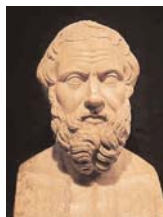
À la tête de sa tribu, les Baldaqis, Birdaya, las des guerres incessantes, entame une longue migration vers le sud-est et trouve une vaste étendue à proximité d'un fleuve que les gens de l'endroit nomment Tigrâ, ce qui, en vieux persan, signifie « à jamais ». Il y fonde la ville de Baldaq (« la belle » en parler achéménide).

2. L'expédition Robinson & Robinson (1951)

C'est au cours de cette expédition (en réalité 1951-1955) que nous avons mis à jour la civilisation tcherkhâne, autour de la cité de Djedoïn (la Yânsoukhâr évoquée par Marco Polo) et de son fondateur légendaire, Kurgâr-le-Sage (cf. notre ouvrage « *Le caravansérail* ») dont je traduis les « *Pensées* » qui ont eu le destin littéraire que l'on sait.

Dans ce même bouge de Constantinople où je tombai sur le manuscrit kurgârien, parmi les interlopes pseudo-scientifiques turcs (ou je ne sais, nous parlions en anglais) il s'en trouva un – dont le nom ce soir-là était Django Birdaya – pour évoquer son lointain ancêtre de même nom du VI^e siècle d'avant notre ère. Je fis semblant d'acquiescer mais sans en croire un mot. Il me glissa un papier en me recommandant d'appeler cette personne de sa part ; je recopie scrupuleusement : Rachid Ali-Bakr, 9.64.760.030.30.00.

J'attendis vingt-cinq ans avant d'appeler. Tout avait changé, et le téléphone était devenu celui d'une femme à la voix divine, Firouzeh al-Hariri-Rifai, jeune scientifique irakienne du Musée archéologique de Bagdad. C'est avec elle que je menai, dix ans durant, ces travaux sur Baldaq, « la plus belle utopie urbanistique que la terre ait portée » (Jean Nouvel, *Le Nouvel Obs*, 1985).



Hérodote

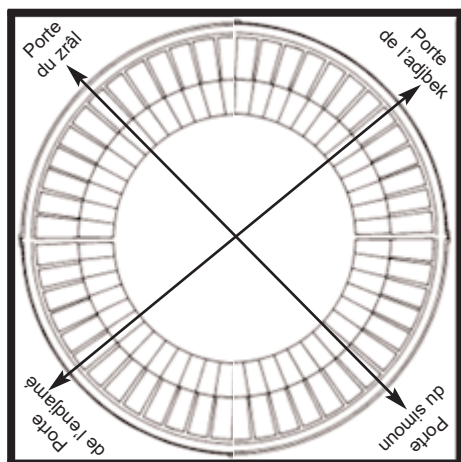
3. La pensée fondatrice de Birdaya

Les Baldaqis étaient un peuple de voyageurs. Aussi cultivaient-ils deux qualités qui se retrouvent dans le plan de leur ville : ils étaient curieux de tout ce qu'ils rencontraient et ils étaient accueillants ; accueillants aux autres mœurs, aux autres modes de penser et de vivre.

Vu son positionnement par rapport aux territoires connus, Birdaya eut l'intuition qu'ils étaient à un carrefour des routes voyageuses et qu'ils devaient s'ouvrir à tout ce que les errants de passage pouvaient apporter et commercer. Dans le même temps il ne fallait pas que la ville fût simplement ouverte aux quatre vents : elle devait aussi constituer un havre de paix, une halte paisible et heureuse.

C'est ainsi qu'il dessina naturellement la forme d'un cercle partagé en quatre secteurs équivalents, tournés chacun vers l'un des quatre grands axes géographiques qui, selon la cosmogonie de leur religion, correspondaient aux quatre vents dominants. Ces derniers soufflaient à tour de rôle et donnaient leurs caractéristiques aux quatre saisons qui partageaient, de façon assez égale, l'année baldaqie (approximativement les quatre saisons d'une année de 360 jours).

Voici le plan qu'il proposa au Conseil des Prudes :



La forme circulaire est un des symboles les plus forts de la religion achéménide dont le nom de la déesse-mère, Anahita, signifie « aux ronds parfaits ». On notera que nos civilisations contemporaines, si leurs parties sont carrées, admettent l'expression de « cercle familial ».

Chaque quart de la circonférence présentait treize grandes habitations réservées aux Baldaqis et treize habitations plus petites destinées à accueillir les gens de passage. Soit au total 104 habitats. Compte tenu des éléments sociologiques dont nous disposons – notamment les travaux de Strauss-Kahn sur la « promiscuité dans l'habitat de passage » –, à savoir une cellule familiale de 9 individus, nous pouvons déduire

que les Baldaqis qui peuplèrent cette ville devaient être au nombre approximatif d'un petit demi-millier. Et que la ville devait accueillir, voyageurs confondus, environ 750 à 800 individus.

Le diamètre prévu par Birdaya était de 1.045 coudées (env. 49cm), soit 1km selon le nombre d'années écoulées depuis la fondation du monde selon la cosmogonie achéménide. Soit une superficie de 3km². L'aire centrale (env. 2km²) était réservée essentiellement aux lieux de commerce et de fabrique. On y trouvait aussi un lieu nommé Ashantâr (qui veut dire « Bienvenue » en langue achéménide) réservé aux différents cultes (tous les cultes étaient autorisés) et aux rassemblements, notamment au Conseil des Prudes.

Dans l'étude qui suit, je me suis exclusivement consacré à ce que nous appellerions aujourd'hui l'odonymie des lieux : quelle conception de la vie traduisent les noms des voies de communication. Je tiens à préciser que l'aide de Firouzeh al-Hariri-Rifai me fut particulièrement précieuse car c'est elle qui déchiffra l'essentiel des informations sur des tablettes d'argile, les identifia et les coordonna jusqu'à être en mesure de me proposer un « Plan raisonné de la ville de Baldaq sous le règne de Birdaya » (-550,-512).

4. La structure générale de la ville

On peut en avoir une idée très proche en observant la Ville ronde « actuelle ». Reconstituée une première fois par le deuxième calife Abbasside Abu Jafar Al Mansur (d'un diamètre supérieur), elle le fut à nouveau par Al-Mustazhir en 1095.

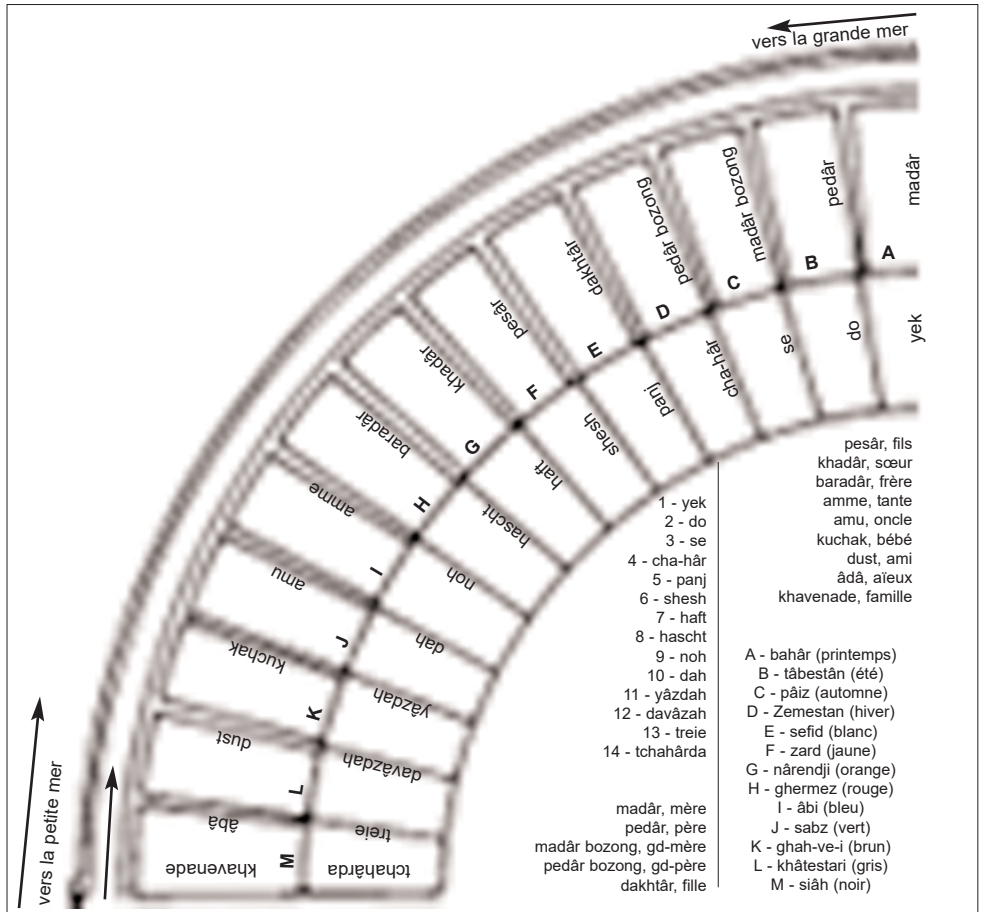
Elle est protégée par un fossé de vingt mètres de large et une double enceinte circulaire. L'enceinte initiale mesurait un peu plus de 19.000 coudées, soit 4.800 entre deux portes.



La voie pédestre longeant la muraille porte systématiquement le nom de « cours ». Les voies séparant les habitations principales portent le nom de « voie ». Les voies séparant les habitations pour les étrangers portent le nom de « ruelle ». Ces noms sont bien sûr des équivalents, plus que des traductions.

Les constructions étaient de terre et recouvertes de tuiles jaunes (*sôfâl* en achéménide) de 50x50cm.

5. Le Quartier du Zrâl (au nord-ouest)



La porte était faite de deux bois venus du nord-ouest : le sapin et le cèdre.

Le cours remontant portait le nom de « Vers la petite mer » et le descendant, celui de « Vers la grande mer ».

Le quartier du zrâl était celui des « écoles ». Aussi tous les noms des voies avaient-ils été soigneusement choisis pour enseigner les mots essentiels de la famille : parents, fratries, proche famille et amis, car chez les Baldaqis, les amis faisaient partie de la famille. Les noms des voies étaient inscrits sur des tuiles de couleur rouge.

Les noms dévolus aux « venelles » séparant les habitations des Baldaqis et celles des gens de passage, étaient ceux des quatre saisons et ceux des couleurs fondamentales.

Les noms, enfin, des ruelles permettaient l'apprentissage des nombres premiers. Il n'y manquait que le 15 (*pânzdah*). Ainsi les Baldaqis comptaient-ils les jours, de *yek* (1) à *tchahârda* (14) qui étaient les jours de travail. Le quinzième jour était jour de réjouissances. Deux de ces quinzaines constituaient un mois. On retrouve là la mesure des Mésopotamiens (II^e millénaire av. notre ère) qui comptabilisaient en base 60, ainsi que les Sumériens.

Sur la façon dont était organisé l'enseignement à Baldaq, nous ne disposons que de quelques précieuses tablettes d'argile que Firouzeh al-Hariri-Rifai a pu consulter au Musée archéologique de Bagdad. Il semblerait que « l'école » durait environ deux ans et que les enfants y apprenaient à parler, à lire, à écrire et à compter. De façon rudimentaire et ce, pour deux raisons : il n'y avait pas de personnel spécialisé dans les tâches d'éducation ; chaque Baldaq se voyait assigné à cette tâche à tour de rôle, selon l'ordre décidé en Conseil des Prudes. Le temps de l'école commençait par une chanson et les voyageurs de passage devaient s'acquitter de cette taxe : réciter un conte ou apprendre une de leurs chansons aux enfants de Baldaq. Le calcul se résumait à l'apprentissage des quatorze nombres premiers et aux additions et soustractions auxquels ils pouvaient donner lieu. On sait pourtant que la population totale de la ville était comptabilisée chaque année mais une tablette portant le total se borne à 14 + 14 + 14 etc. Peut-être comptaient-ils en base quatorze. C'est l'une de nos hypothèses.

L'écriture intervenait dès les premiers apprentissages. Les enfants écrivaient dans la terre ou dans de petits bacs emplis de sable. Il n'existait qu'une forme d'écriture, celle que nous nommons scripte. Les Baldaqis écrivaient de gauche à droite, ce qui était inhabituel et ce qui fit qu'Hérodote, reprenant les vocables de l'époque, les surnommait « les gauchers » (« *aristéroqeïras* »).

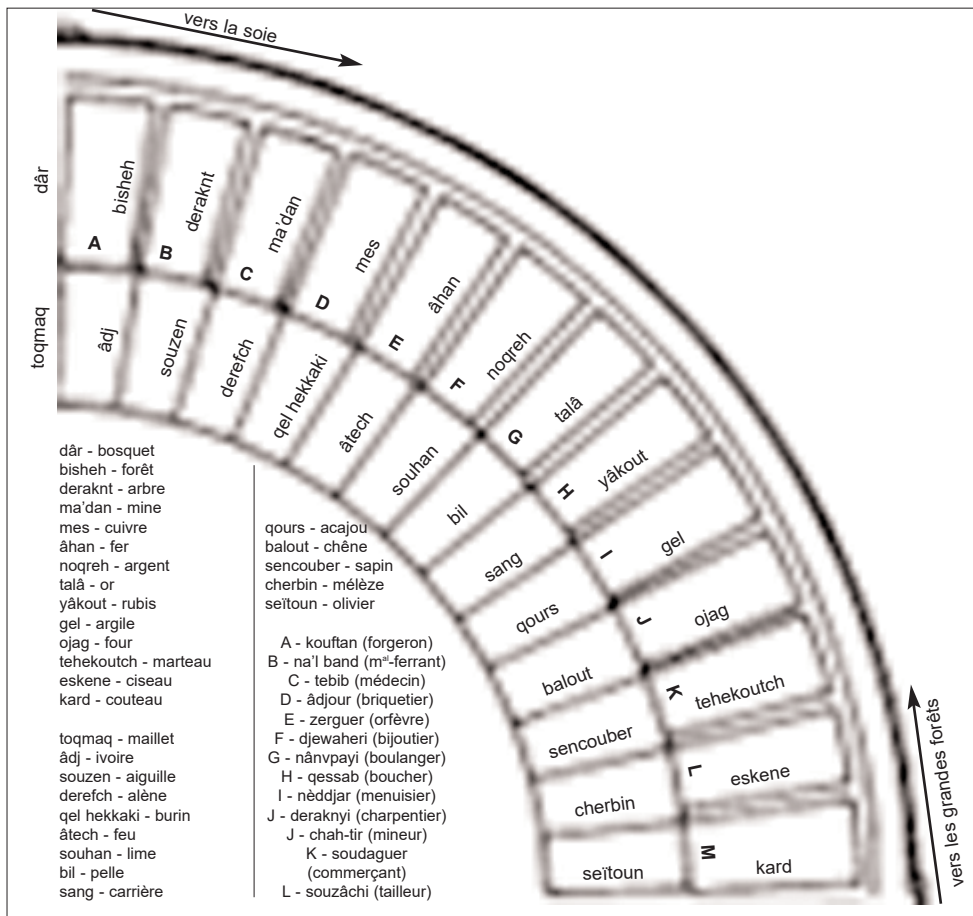
Munis de tels rudiments, les enfants étaient mis au travail dès leurs 7 ou 8 ans. Mais chaque année jusqu'à leur maturité sexuelle, ils devaient consacrer une quinzaine par trimestre à apprendre « de nouvelles choses utiles », parmi lesquelles les langues. Au cours de la vie adulte, de telles périodes étaient même aménagées : un trimestre tous les trois ans ou un semestre tous les six ans ; il s'agissait dans ce laps de s'initier à un nouveau métier. Mais tout Baldaq devait consacrer une de ces périodes à une initiation artistique, musique ou peinture. Ces deux arts occupaient en effet une place de choix dans la cité. Sur l'instrumentation de l'époque, on utilisait flûtes, lyres, tambours sur cadres et sistres.

Mais aussi un curieux instrument à vent métallique ancêtre du salpinx grec : une sorte de trompette qui pouvait être très longue. Quant à la peinture, il s'agissait uniquement de fresques qui représentaient, sur les murs des habitations, les membres de chaque famille. Elles étaient donc régulièrement remises à jour. Les animaux familiers, chats (*gorbé*), chiens (*sag*), papillons (*parvâne*), souris (*mush*) et araignées (*anka-but*) figuraient également.



tablette bas-relief

6. Le Quartier de l'Adjbek (au nord-est)



La porte était faite de deux bois venus du nord-est : le bouleau et le mélèze.

Le cours descendant portait le nom de « Vers la soie » et le montant, celui de « Vers les grandes forêts ».

Le quartier de l'adjbek était celui des « métiers ». Baldaq était une ville en avance sur son époque. Son statut de ville-étape entre ce qui n'était pas encore l'Europe et ce qui était encore l'Orient éternel la mit très tôt au contact des innovations techniques. Les métiers étaient évidemment centrés sur la satisfaction des besoins naturels : le gîte et le couvert.

Côté gîte, la préoccupation unique était l'habitat, à travers deux grandes branches professionnelles : travail du bois et travail de la terre. La « brique jaune de Baldaq », dont la ville de Baghdad a gardé trace, était de forme carrée et de grande taille (cinquante centimètres de côté). Les briques étaient liées par un baume coulé à chaud. Ceci impliquait évidemment une fabrication



abondante et de nombreuses briquetteries étaient implantées non loin du fleuve Tigre (l'animal se nommait *babr* en baldaqî, tandis que le fleuve portait le nom de *Satarb*).

L'autre métier essentiel au gîte concernait le travail du bois. On distinguait les menuisiers (*nèddjar*) et les charpentiers (*chah-tir*). De façon marginale, parmi les premiers, les plus habiles s'adonnaient à la marquetterie (*khatèm*), très prisée des voyageurs partant vers l'ouest.

En amont, bien sûr, le travail de la mine occupait un quart des hommes et des garçons. Les mines n'étaient pas à proximité de la ville mais un peu plus au nord, dans les collines. Les mineurs partaient dans des chariots tirés par des chevaux. Ils restaient six jours sur place. Les chariots tirés par des bœufs servaient au transport des minerais. Le cuivre et le fer alimentaient le labeur des forgerons, tandis que les minerais précieux (or, argent et rubis) servaient aux orfèvres pour la fabrication notamment des cratères et coupes diverses. Rappelons que le verre n'apparaîtra qu'au premier siècle avant notre ère.

Parmi les emplois domestiques, les tailleurs étaient réputés pour leur habileté. Toutes les femmes savaient tisser (*baftègui*) sur « des grands métiers verticaux qui nécessitent de pénibles allées et venues [sous-entendu : pour passer les fils de trame dans les fils de chaîne] » (Amouretti-Ruzé, « Le monde antique », Paris, Hachette, 2003, p.43).

Si les forgerons (*hèddad*) et les maréchaux-ferrants (*nè'el-bènd*) jouissaient d'un certain prestige dans la cité, cela n'égalait en rien celui des charrons (*'èrradè-saz*). Est-ce en rapport avec le plan urbain même – cette cité ronde – mais le charronnage avait à voir, dans l'inconscient collectif, avec le monde des dieux. Aussi consultait-on ces artisans dans les situations délicates, lorsque s'imposaient des décisions engageant l'avenir. On leur prêtait le pouvoir de dialoguer avec les pouvoirs célestes. On ne peut d'ailleurs qu'être frappé de la proximité phonétique entre les mots dieu (*yèzdan*) et roue (*qèzdan*).

Les Baldaqis possédaient une longue science du jardinage et de l'élevage. Les quatre légumes de base étaient le chou (*kèlem*), le panais (*zèrdèk*), l'oignon (*piaz*) et le plantain (*nèbaté*). Pour faire le pain – des galettes plates – on utilisait l'orge (*djoou*) et le seigle (*kènguèran*). Les champs ceignaient la ville d'un second cercle jusqu'à quatre kilomètres des murs d'enceinte de la ville, soit une superficie d'égale importance (environ 50km²) compte tenu des espaces dévolus à l'élevage (moutons, brebis, chèvres et bovidés) et aux vergers.

La réputation des vergers de Baldaq (*baldaqhé dèrèkhtand mi-vé-dar*) n'était plus à faire et de nombreux caravaniers circulaient, à la belle saison, tant vers l'Orient que vers l'Occident et l'Austral, lourdement chargés de fruits sucrés et juteux. Deux fruits étaient particulièrement à l'honneur : la prune (*âlou*) et la cerise (*âlou-balou*), dont des botanistes ont récemment révélé que l'espèce était une sorte de griotte¹. Deux autres fruits plus « exotiques » connaissaient un beau commerce : le citron (*limou*) et l'olive (*sèitoun*). Les pommes et les poires servaient essentiellement pour l'alimentation animale.

Dans les métiers de bouche, deux étaient particulièrement prisés : boulanger et boucher. Le premier avait peu de produits sur sa carte : essentiellement des galettes de pain (il en existait de deux tailles, 17 et 35cm) et une tarte aux fruits (curieusement il n'existait pas de tarte aux pommes). Le jour de la célébration de la déesse Nèça (qui veut aussi dire *femme*), ils réalisaient des tartes aux quatre fruits (prune, cerise, citron et olive) qui reproduisaient le plan de la ville ronde.

Les bouchers étaient réputés pour la qualité de leurs viandes. Toutes provenaient des troupeaux avoisinants, essentiellement des ovins et des bovins. Occasionnellement, compte tenu des caravanes qui venaient s'héberger à Baldaq, ils préparaient des viandes « exotiques » telles que chameau ou zébu.

Mais LA profession respectée entre toutes, d'autant qu'elle n'occupait que dix personnes à temps plein, était celle de scribe (*nèvicèndè*). L'exercer était un privilège royal. Le scribe prenait note des

¹ « Dans les vergers antiques », M.E.Leclerc et al., éd Prisunic, 2016 — ² « Bouffer avant J.C. », J.P. Coffe, éd. McDo, 2015

décisions royales mais aussi des menues péripéties de la vie quotidienne, réalisant ainsi ce qui pourrait sa qualifier comme l'ancêtre du quotidien local. Chaque matin le scribe plaçait devant sa maison la ou les tablettes d'argile relatant les événements de la veille. Les tablettes étaient conservées en lunaison puis broyées et réutilisées. C'est la raison pour laquelle Firouzeh al-Hariri-Rifai n'a pu avoir accès qu'à des fragments d'informations sur la vie de la cité. Citons-en un pour exemple :

« *Pèndj-chèmbè* 3 de *héziran* (le 3^{ème} jeudi de juin – l'année n'est pas citée) le forgeron Yèhoudi a terminé la roue du carrosse royal. Elle mesure très exactement 7 *qèdèm* (pied, soit environ 35cm) et 4 *chèz* (pouce, environ 7cm) [soit dans les 2,70m de diamètre]. »

Parmi les métiers en vogue à l'époque abysside, celui de commerçant était important. La ville accueillait nombre de gens de passage et une véritable stratégie commerciale – ce que nous traduirions aujourd'hui par sens du marketing – s'était mise en place. Une véritable industrie du loisir se fit peu à peu jour, de façon à proposer aux voyageurs des produits peu encombrants mais significatifs. Ainsi les menuisiers prirent-ils le pli de réaliser des petits tableaux de « bois brûlé » (l'ancêtre de la pyrogravure), et les bijoux acquirent-ils un statut particulier. Les joailliers baldaqis inventèrent ce que nous nommerions aujourd'hui des gourmettes (*pèndj-chèmbè*) : des bracelets (*dèst-bènd*) portant le nom de la personne à laquelle il était destiné. Ils étaient réalisés en argent ou en or et se vendaient bonbon (*chirini*). Il se raconte que, pour en lancer la vogue, Birdaya – qui avait d'innombrables vertus mais pas celle de la fidélité – disposait d'une série de gourmettes réalisées par le célèbre joaillier *Zibadèl* (*Jolicœur*, ça ne s'invente pas) portant toutes ce seul mot : *Tou* (toi). Des études récentes ont mis à jour l'inventivité des joailliers baldaqis : « À Baldaq, dès la plus haute antiquité, nous trouvons la glyptique (art de la gravure des pierres fines) en faveur. Cet art comprend deux modes opératoires distincts : la gravure des pierres fines en relief, qui donne les camées, et le travail en creux, qui a reçu le nom d'intaille » (<http://sciences.gloubik.info/spip.php?article237>).



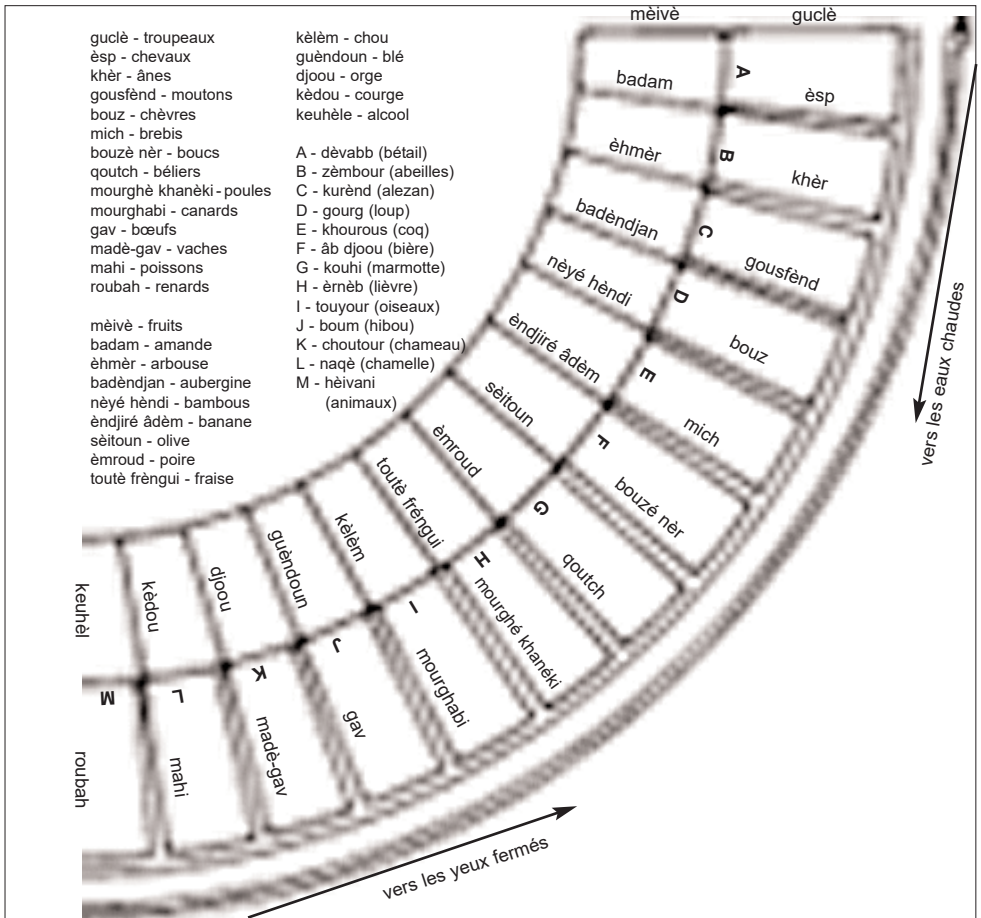
Trois bracelets d'argent de l'époque abysside (Musée des Arts Premiers)

7. Le Quartier du Simoun (au sud-est)

La porte était faite de deux bois venus du sud-est : le catalpa et le bois de santal. Le premier est originaire de l'Asie de l'Est, et le santal de l'Inde. Le simoun est un vent chaud, sec et violent qui souffle sur les côtes orientales de la mer Méditerranée.

Le cours descendant portait le nom de « Vers les eaux chaudes » et le montant, celui de « Vers les yeux fermés ». Cette dernière appellation a particulièrement intrigué Eden Yòqtan. De longues conversations avec Firouzeh al-Hariri-Rifai lui ont permis de creuser l'hypothèse que le plan de la ville ronde était une représentation de la cosmogonie des Baldaqis. En clair, de leur représentation du monde. Le long travail de l'archéologue syrienne auprès du Musée des civilisations antiques de Babr-el-Kzoûr (Iran) a permis de nourrir une telle hypothèse. Voici quelques extraits significatifs de ses recherches.

« Le treizième jour Eizèd créa la Terre. Il la créa plate pour que chacun des êtres qui la peuplerait bénéficie également de la chaleur du Soleil et des étoiles – et ronde pour que nul n'ait trop



à voyager. Il nomma *zèmin* la Terre et *khourchid* le Soleil, et *èkhtèr* toutes les étoiles qui brillaient la nuit. Il disposa les océans en trois cercles concentriques; il nomma le plus éloigné *ès dour* (au loin), *mian* celui entre deux et *qèlb* (le cœur) celui qui tenait le centre. [...]

Puis il se mit en tête de peupler la Terre car, même si elle prenait peu de place dans l'ensemble de sa création, elle lui tenait particulièrement à cœur. Il créa d'abord le peuple des oiseaux (*pèrèndè*) car le ciel était vaste et désert. Il marcha longuement sur le sol terrestre: c'étaient des étendues dont seuls quelques reliefs cassaient la monotonie. Il eut l'idée de créer les plantes et les arbres. Il les créa d'une immense diversité dans la taille et dans les coloris. Il eut alors un grand plaisir à prolonger sa promenade. Mais il y manquait quand même du mouvement. C'est alors que l'idée lui vint de créer les animaux. Il se régala à imaginer tailles et formes, mais le plus parfait à son goût fut la marmotte (*mouché kouhi*). Et puis, comme il avait le goût de la conversation, il façonna la femme (*zèn*) et l'homme (*mèrd!* en vieux persan).

Alors, il se reposa. »

Le quartier du simoun était dédié aux bienfaits de la nature: ceux que l'on tire du travail de la terre et ceux que nous offre la nature dans la fréquentation des animaux.

Pour ce qui est des cultures à proprement parler, nous ne pouvons nous fonder que sur les écrits de l'époque. Pour faire simple, si le mot existait dans la langue des Baldaqis, cela inférait que la culture en existât.

Prenons l'exemple de la bière (*âb-djoou*, *djoou* désignant l'orge). La fabrication de bière a utilisé d'abord des céréales sauvages bien avant de domestiquer les cultures vivrières et des débuts de l'agriculture. Des traces de brassage de bière à base de céréales (épeautre, orge, avoine) et de légumineuses sauvages sont en effet mises en évidence dans des mortiers dans la grotte-cimetière Raqefet sur le mont Carmel en Israël. Il y a 13.000 ans est ainsi attestée l'utilisation de bière associée probablement à des rituels funéraires. On ne peut que sourire de la similitude des deux mots dans notre langue, même si les linguistes attribuent une origine néerlandaise au breuvage (*bier*) et une origine francique (*bera*) au cerueil de la « mise en bière ». Le mot lui-même apparaît pour la première fois dans une ordonnance rendue le 1^{er} avril 1435 par Jacques d'Estouville, prévôt de Paris, sous le règne de Charles VII, ordonnance qui régleme le commerce des cervoises. La bière fabriquée à partir de céréales cultivées remonterait à 7000 av. J.-C. (analyses chimiques de jarres par des équipes de bioarchéologie, recettes sur des tablettes en argile), en Mésopotamie. La bière est à l'origine ce que nous pourrions appeler du « pain liquide » : des pains de céréales sont formés à partir de graines germées et écrasées ; ils sont cuits au four puis émiettés dans de grandes jarres remplies d'eau ; on les laisse fermenter puis on les agrémenté avec des dattes ; on boit alors la bière à l'aide de roseaux pour éviter d'absorber les débris flottants. Le papyrus égyptien d'Ebers (II^{ème} millénaire av. notre ère), qui est un traité de médecine, expose des centaines de remèdes à base de bière.

Les cultures des Baldaqis faisaient la part belle aux céréales : orge, blé, engrain, épeautre. Le pain qu'ils consomment est très proche de celui du néolithique : on fait cuire sous la cendre ou sur des pierres plates un mélange de graines broyées et d'eau, ce qui donne des galettes de céréales. Le four le plus ancien qui aurait pu servir à cuire du pain a été découvert en Asie Mineure et date de 5800 av. J.-C. Nous avons tenu, avec Firouzeh al-Hariri-Rifai, à reproduire les étapes d'une telle fabrication. En dépit de la charge émotionnelle liée à cette opération, force m'est de confesser que ce « pain » est roboratif et peu goûteux. Mais pour des populations qui cultivaient essentiellement leur force de travail, le côté fortifiant, massif, de la galette devait apparaître comme un garant de vie. D'ailleurs *pain* se dit *khou-bouz* en baldaqî, et *vie* se dit... *boukhouz* !

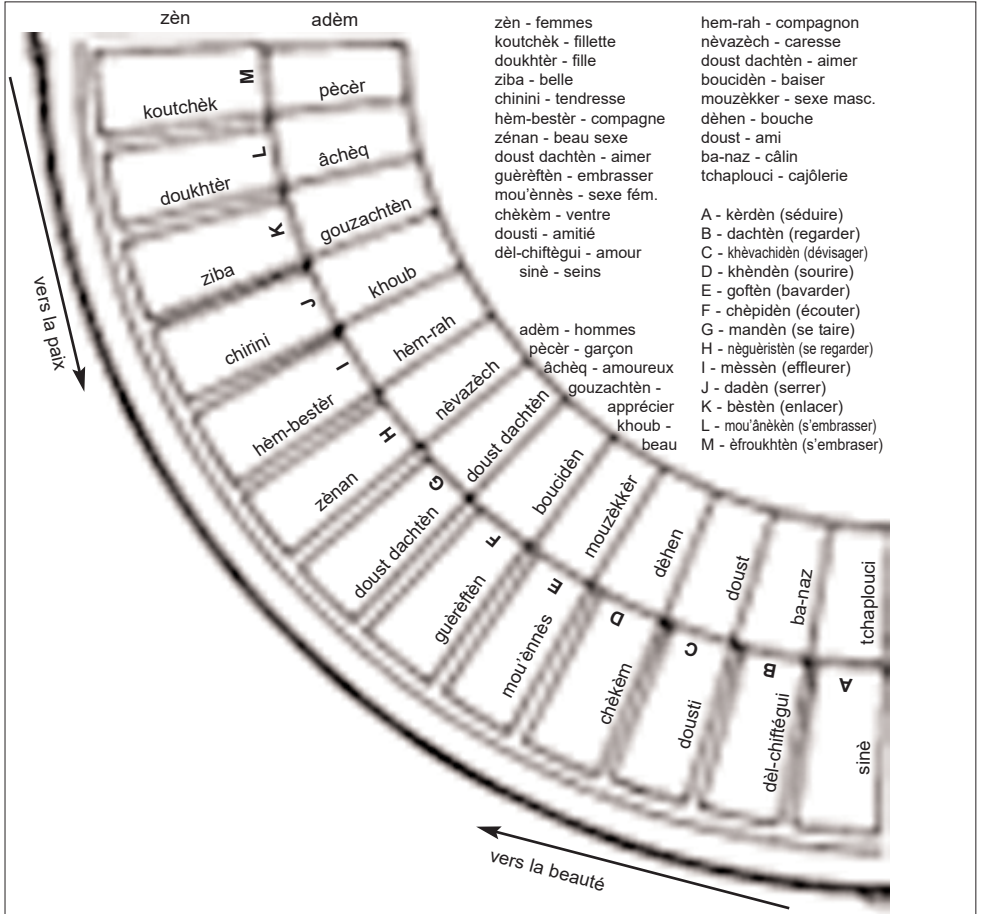
L'élevage bien sûr est l'autre grande activité des agriculteurs baldaqis. L'époque où Baldaq se développe est celle de la découverte des bovins. Auparavant ils n'élevaient que des ovins et, dans leur langue, ils ont une infinité de mots pour désigner le mouton (*gousfênd*) selon son âge (ainsi *yêk-gousfênd* désignait les agneaux, *dou-gousfênd* les moutons de deux ans, *lêng-gousfênd* ceux qui boitaient ou *guêl-gousfênd* ceux qui étaient atteints de coliques...). On buvait le lait de brebis et on savait déjà laisser fermenter ce lait pour donner l'ancêtre du yaourt. Évidemment l'arrivée des vaches décupla la production de lait et de viande. Sur la fin de sa vie, Birdaya constitua d'ailleurs un « troupeau royal » (*pad-chahi guclè*) qui comprenait des bovins, des ovins et... des abeilles (*zêmbour*) !

Quant aux fruits, l'olive supplanta très vite les autres car elle permettait de fabriquer une huile très précieuse. Elle était apparue à la fin du IV^e millénaire et les Baldaqis maîtrisaient vraiment la technologie du pressoir. Ils la conservaient dans des jarres réalisées par les potiers de la ville. À l'époque, il semble que les olives se consommaient toutes noires (*siah*), les vertes (*narès*) n'étant apparues que bien plus tard. Difficile de déceler à quelle espèce appartenaient les oliviers de Baldaq, tant le commerce les a fait fleurir. On retrouve, sur une tablette, le nom de *birdayi-zêitoun* mais cela apparaît plus comme une convenance révérencieuse.

Quant aux fraises, elles étaient utilisées à des fins esthétiques (masques de beauté)...

8. Le Quartier de l'Endjamé (au sud-ouest)

La porte était faite de deux bois venus du sud-ouest : l'okoumé et le sipo.



Endjamé est un mot intraduisible de la langue baldaqie : il s'applique à ces choses qui enjôlent la vie, qui en sont le beau côté, le sourire. On pourrait dire le bonheur. Il y a les belles personnes et les belles choses. Ces dernières font largement appel à la dimension artistique, très présente dans la cité. Celles-là sont celles que l'on pressent, celles que, dans sa propre vie, on a pu reconnaître. Toutes répondent au même mot : *aimer*. *Doust dachnèn*. Le grand arrondi fait l'inventaire des femmes, le petit celui des hommes. On y retrouve les situations quotidiennes, les attitudes familières qui n'ont guère changé de nos jours. On notera que les ruelles médianes sont constituées d'une succession de verbes qui reprennent les treize octaves de ce magnifique poème d'amour baldaq du second millénaire avant notre ère, "La chanson des jours et des nuits" (attribué au grand poète antique Abu-Muhammad Muhliz al-Din bin Abdallah Shirazi, dit Saadi). La tradition réservait ce quartier à 39 familles (les grandes maisons sur l'extérieur comportant deux logements) ayant dans leurs rangs des jeunes filles nubiles, l'âge du mariage se situant alors aux alentours de treize ans (quinze pour les jeunes hommes).

9. L'aire centrale de Baldaq

Elle avait une superficie légèrement supérieure à 2km². Une vaste allée la cernait. En son centre exact se dressait l'Ashantâr, vaste bâtiment destiné à l'exercice des différents cultes. Il n'en existe malheureusement aucune trace, non plus qu'aucun dessin. On sait juste, en s'appuyant sur les patients travaux de Firouzeh al-Hariri-Rifai, qu'il était circulaire et construit en briques jaunes. Elle estime qu'il pouvait accueillir environ 800 personnes. La religion dominante était la religion assyrienne, issue elle-même des religions polythéistes mésopotamiennes. Les dieux dominants en étaient Assur (le Roi des Dieux) et Anahita (Déesse de l'amour et de la guerre). Mais le scepticisme affiché par Birdaya fut à l'origine d'une désaffection progressive des cultes.

L'aire centrale était divisée en quatre quartiers.

Le quartier nord-ouest était dévolu aux écoles, nous dirions aujourd'hui à l'éducation et aux arts. Les enfants y apprenaient à lire et à compter, certains à écrire. Mais la formation était un principe fondamental chez les Baldaqis et elle intervenait à tout moment de la vie. Elle accompagnait les mutations professionnelles auxquelles chaque citoyen était astreint. Les arts étaient au nombre de quatre : la peinture, la musique, le chant et la danse. Ils étaient tous pratiqués par les hommes et par les femmes. Sur la peinture nous n'avons nulle trace mais des écrits nous parlent des fresques qui ornaient les vastes surfaces terreuses. L'instrumentarium comportait les trois familles des civilisations de cette époque : des instruments à vent de la famille des flûtes (*nèi* et *qèssabè*) et une très longue trompette ; à cordes comme la harpe traditionnelle (*tchèng*) et un instrument à trois cordes nommé *tèmbour* ; et des percussions : tambourin (*toubèk*), tambour (*tèbirè*) et le sistre (*batrè*), deux petits disques de bronze qu'on entrechoquait. Le chant était basé sur la mélodie mais peu à peu se développa une forme assez proche de la chanson, où le chanteur célébrait les hauts faits de la cité. Quant à la danse, sa grande innovation fut d'en autoriser l'exercice par les hommes. Elle se limitait à une gestuelle assez codifiée.

Le quartier nord-est était celui que nous nommerions aujourd'hui le marché. Les étals s'y pressaient, chargés des légumes et des fruits produits dans les jardins et les vergers à l'extérieur de la ville ronde. Les Baldaqis disposaient d'une monnaie, la *tèkè*, qui se présentait sous la forme de cailloux plats noirs. Leur valeur dépendait de leur surface. Ces cailloux étaient ramassés quotidiennement dans le lit du Tigre par des Baldaqis dévolus à cette tâche, et entassés dans la "maison commune". Les achats pouvaient donner lieu à d'âpres discussions mais essentiellement avec les voyageurs de passage.

Le quartier sud-est était celui de la viande. Elle était d'excellente qualité et fort renommée, bien au-delà des limites de la ville. Viande de bovins et d'ovins – on ne mangeait pas la volaille. La viande était entreposée dans un réseau de souterrains qui maintenaient une température plutôt fraîche.

Le quartier sud-ouest était dévolu aux objets "manufacturés" fabriqués par les menuisiers, les tisserands et surtout les forgerons. L'art de la forge était réputé, non pour la fabrication des armes, car les Baldaqis en faisaient peu usage, mais pour les innovations techniques comme la fourchette à deux dents ou le petit marteau, jusque-là utilisé, dans une taille imposante, pour forer les roches.

Je n'ai pas parlé de l'écriture. C'est qu'elle n'était pas tenue pour un art mais comme une usualité. Au début les scribes (*nèvicendè*) gravaient des tablettes d'argile mais des voyageurs égyptiens introduisirent le papyrus. Birdaya se passionna pour cette invention. L'encre était fabriquée à partir de sang de mouton. Quand des décisions importantes intervenaient, les scribes les notaient sur quatre papyrus et, dans chaque quartier, l'un d'eux était affiché publiquement.

Lors de la fameuse expédition Robinson and Robinson, Eden Yôqtan se passionna pour cette cité ronde de Baldaq (et pour celle qui la lui fit découvrir, Firouzeh al-Hariri-Rifai).

Dans les dernières années de sa vie, c'est à elle qu'il dédia une longue nouvelle intitulée "Le caravansérail" ("Carvan-sérail" dans l'édition persane). En hommage à sa mémoire, en voici les premières lignes :

*Elle se dressait aux portes du désert, ultime sentinelle ou poste avancé d'une improbable armée.
"Baldaq la fière", "Baldaq la rebelle".*

On accourait de mille lieues pour contempler sa puissance ; les chemins qui y mènent sont aujourd'hui recouverts de poussière, à peine y peut-on suivre la trace pataude d'un gecko.

Le ciel retentissait de rires et de chants ; seul bruisse encore le vent tiède traversé parfois d'un battement d'ailes.

Son architecture audacieuse barrait l'horizon ; Djedoûn la silencieuse n'est plus que ruines et gravats, misérable matelas terreux.

Alentour on chercherait en vain la plus infime trace végétale, le moindre filet d'eau où puisse s'accrocher la vie. Rien. Que le reg ocre et désespérant et sa poussière de kaolin qui finit par tout recouvrir.

Que reste-t-il, Baldaq, de ton antique fierté ? Que reste-t-il des peuples légendaires qui bâtirent là un rêve aux limites raisonnables de l'homme ?

Patience ! Tout est écrit dans le "Grand Livre". Les mandarins y ont tout consigné, des gloires et des échecs, des ors et des heures sombres. L'encre sèche vite mais les blessures n'en sont pas moins vives derrière la lourde couverture de cuir finement damasquiné.

La saga de Baldaq tient en trente chapitres. Chaque génération y a laissé sa marque, y a pesé son poids de mots. Quelques silences cependant témoignent d'époques incertaines où la cité vacilla, simples avatars ou avaries durables.

Baldaq a dressé trente étages aussi de terre et de pierres. L'œil qui parcourt, attentif, l'architecture charmée de la ville, discerne facilement – discernait – les entassements successifs, strates tangibles de la mémoire collective. Le promeneur qui y hasarde ses savates sans prévention ne verra dans ce bazar que vestiges de pacotille. Les choses ne se révèlent qu'à qui les traque.

Voici.

